

Trente quatre ans, l'âge du Christ dépassé d'une année. Au catéchisme, on avait expliqué à Sébastien que Jésus avait commencé sa mission à trente ans. Il eut la bonne idée de demander pourquoi à cet âge et pas avant. On lui répondit qu'il avait eu besoin de devenir un homme pour réussir à accomplir ce qu'il avait à faire.

Jusqu'à présent, Sébastien n'était le dépositaire d'aucune mission, bien qu'il ait déjà l'âge du Christ depuis plus d'un an et qu'il ne savait pas s'il était devenu un homme. Cette notion lui était d'ailleurs abstraite, indicible. Sa vie avait défilé, un corps avait grandi et mûri. Son âme avait évolué dans ce contexte matériel qui est le nôtre mais il comptait bien continuer ce parcours, avec l'intime conviction qu'un jour, il comprendrait pourquoi il lui était si cher et nécessaire.

Les années s'étaient écoulées à un rythme tantôt lent, tantôt effréné. C'était un solitaire, une personne qui n'a pas tendance à se faire remarquer. De l'extérieur, les gens pensaient que sa vie était sans but, sans direction précise. Curieusement, on ne le prenait d'ailleurs pas pour un marginal, mais simplement pour un garçon intelligent qui ferait difficilement quelque chose de son existence. Il était pourtant très écouté mais demeurait incompris. On prenait avec avidité les choses qu'il était en mesure d'offrir mais la plupart des gens rencontrés délaissaient vite ce hasard imprévu, sans vouloir en prendre soin. C'était surtout le cas avec les filles : quand elles n'avaient plus rien à lui donner, c'est qu'elles lui avaient déjà tout pris.

Il était arrivé au point de se demander si sa personnalité n'était rien d'autre qu'un champ d'expérimentation sans fin, sans théorie éprouvée, sans réalité concrète. Il était dans une errance perpétuelle comme s'il jouait le rôle d'un acteur dans un scénario à subir et duquel on ne pouvait sortir. C'était une contrainte constante où la pensée prenait toute la place. L'esprit n'avait eu aucune trêve depuis la naissance et tout avait été absorbé par obligation ou par choix. On était confronté à une épreuve psychologique d'une grande ampleur, d'une grande complexité. Sous les méandres de cette situation affrontée en silence, couvait un semblant d'absolu et d'éternité. Quelque chose était là, de manière latente, mais bien là. On s'y approche dans les moments de véritable calme, quand la conscience prend toute sa dimension au sein de ce vide bienfaiteur où tout est en suspension, en apesanteur. On aimerait prolonger cette sensation mais il est si compliqué de la maintenir éveillée, tellement difficile de la garder dans ses mains ; c'est comme une eau qui vous rafraîchit mais que vous ne réussissez pas à boire.

Au fil du temps, sans trop s'en rendre compte, Sébastien avait fini par s'isoler. Cette constatation lui vint dans l'obscurité de sa chambre, allongé sur le lit, une nuit, quand on veut retarder la venue du sommeil. Cela lui semblait clairement évident et l'amertume lui prenait à la gorge. A côté de ça, une certaine force, une certaine vitalité le maintenaient debout, et sans bien comprendre pourquoi, il savait intimement que cela l'accompagnerait toujours. Ça le reconfortait un peu en lui donnant l'impression que l'absurdité, la médiocrité n'aurait jamais totalement raison de lui, alors même que de nombreux exemples contraires pullulaient dans ses environs.

Néanmoins, cette nuit-là, la conclusion était sans appel. Il était seul sans souffrir de solitude, constamment seul

avec lui-même et cela risquait de perdurer encore très longtemps. C'était une situation instable où un sentiment de liberté y avait également sa place et son utilité. Il se sentait seul sans être malheureux ; en fait, seul sans être heureux. C'était un mélange contrasté de confort et d'inconfort. L'un après l'autre, c'était à celui qui prenait l'ascendant. Cela se produisait non seulement sur l'espace d'une journée mais de manière encore plus singulière car les choses pouvaient varier en quelques heures. On balançait entre enthousiasme et mélancolie, entre passion et lassitude, entre amour et haine. Cette espèce de jonglerie était le fruit d'une succession de pensées essentielles et anecdotiques. On tanguait d'une berge à l'autre tout en étant porté dans le même sens du courant. Ces deux pôles étaient complémentaires en quelque sorte mais néanmoins opposés. D'un accord tacite et secret, ils s'alternaient alors que tout devait les séparer et désigner un vainqueur. En attendant, dans la confusion des sensations, ils continuaient tous deux leur combat comme deux alliés de circonstances, prêts à se débarrasser de l'autre, à l'affût du moindre fléchissement.

Et la vie quotidienne de Sébastien dans tout ça ? Qu'en était-il quand il était au travail ou au milieu de sa famille ? Y avait-il un quelconque indice perceptible à ce sujet ? Et bien non, rien, il n'y avait rien. Sébastien conduisait, marchait dans la rue, voyageait, et personne ne se doutait du poids volontaire qu'il transportait depuis toujours. C'est le cas pour chacun d'entre nous, pour des motifs futiles et superficiels ou des raisons existentielles de la plus haute importance qui finiront peut-être par disparaître avec l'ennui et le temps. Il se levait le matin, se lavait et mangeait, touchait sa paie à la fin du mois, et puis ? Qu'en était-il de son secret quand il était seul allongé dans son lit à deux places ? A quoi bon brûler des neurones en pleine

obscurité si personne ne perce ce mystère en le mettant à nu, à la vue de tous et à la portée de certains ?

A bien y réfléchir, Sébastien était pourtant parvenu à établir certaines stabilités dans sa vie. Il avait étudié consciencieusement et avait déjà une longue expérience professionnelle derrière lui. Une famille correcte et aimante avait consenti d'énormes sacrifices pour le mettre sur les rails d'un chemin connu dès la naissance. Sans oublier l'amitié car une poignée de personnes vivaient la même situation que lui mais à des endroits géographiquement éloignés. Ils gardaient fermement ces liens subtils pour trouver une force commune et salutaire. Chacun à son niveau, chacun dans des circonstances différentes, vaquaient à ses obligations quotidiennes en sachant qu'en rentrant le soir, les mêmes questions reviendraient sur le tapis : et maintenant, que faire de ma vie, quelle en sera la suite, quelles seront mes réalisations ?

C'était un manque d'épanouissement personnel au beau milieu d'une société où l'on ne manque de rien. A chaque période – tous les lustres plus ou moins – Sébastien était confronté à un état d'esprit et à une atmosphère spécifique qui le défiaient en lui intimant de surmonter la période présente pour commencer très vite la suivante. C'était continu, sans répit. Il pensait que c'était lourd, insurmontable parfois, mais il avait toujours trouvé le courage d'aller de l'avant sans prendre tout de suite conscience des progrès réalisés. A chaque étape franchie, il fallait affronter des difficultés nouvelles et différentes, sans transition. L'enthousiasme du moment laissait vite la place au commencement de la prochaine réalité connue d'avance, mais qui fait vraiment peur seulement quand on la prend en pleine face, quand elle nous englobe complètement, en sachant que l'unique façon de s'en débarrasser sera de muer comme le fait le serpent pour continuer sa route.

Dans cette optique, la trentaine lui semblait un moment clé, un état des lieux qui marquera à jamais le reste de son existence, un constat qui ne permet aucun retour en arrière et qui conditionne sûrement de manière indélébile, un avenir qu'on ne voudrait surtout pas figé et inutile après tant d'espérance accumulée.

Pourtant, un autre lustre était sur le point de s'achever et Sébastien était encore incapable de clarifier les choses. Sa vie était faite de velléités, de confusion et il avait beau avoir beaucoup de centres d'intérêt, cela ne suffisait pas. Toujours plus, toujours plus loin. Cette frénésie devenait comme une urgence, c'était la soif de vivre qui butait contre la réalité d'un contexte qui ne pouvait l'exprimer totalement. On a envie de changer le décor qui nous entoure, de rencontrer de nouvelles personnes pour enfin mettre cartes sur table, en les dévoilant en toute confiance, en toute humilité. Ce serait comme se délester d'un fardeau en espérant qu'on vous dise qu'il avait un sens, qu'il devait être porté pour en arriver là, ce jour, cette nuit, sans le moindre doute, en écartant la moindre supercherie.

Sébastien vivait au beau milieu des contraintes qui nous entourent sans cesse. Il était dans l'obligation de s'y accommoder – pas pour apaiser son insatisfaction – mais uniquement pour rendre son quotidien moins usant. Pour s'en évader, il se réfugiait en secret dans son intimité profonde. L'univers de ses pensées était l'espace de la réflexion, de la construction, des confirmations qui viennent s'ajouter avec le temps. Dans le monde de l'imaginaire, il y avait d'ailleurs des aspirations en préparation, en attente d'entrer dans la réalité. La transition entre ces deux dimensions peut sembler ténue et subtile parfois ; à d'autres moments, coriace, épaisse, infranchissable. C'est l'illusion qui cohabite avec la tentative d'une mise en scène réelle d'un travail de longue haleine. La

transposition d'une frontière à l'autre est-elle envisageable ou ces aspirations n'ont-elles aucune place « de l'autre côté » ?

Les convictions sont faites pour être concrétisées, sinon à quoi bon les sauvegarder pour rien, autant les balancer au loin au plus vite. Elles seraient toujours plus encombrantes et malsaines. Mieux vaut prendre durement conscience d'une illusion plutôt que de continuer à croire en un scénario absurde et sans aucune issue, seulement joli en vitrine. Il ne serait qu'un semblant d'anti-conformisme mollasson, d'un ersatz de création qui ne verra jamais le jour dans le monde du concret.

Dans le quotidien, Sébastien vaquait jour après jour à ses occupations. Il était courtois et aimable avec son entourage. Personne ne pouvait se douter du monde parallèle qui existait au plus profond de son être. Tout le monde comprenait néanmoins qu'il était un solitaire et que cette attitude ne le mènerait à rien. Cette isolation inconsciente n'était pas le bon chemin pour les gens. Il devait le quitter, rentrer dans le rang, faire quelque chose de sa vie en faisant ce que tout le monde fait depuis toujours ; anéantir ce semblant de marginalité encombrant qui n'avait que l'imagination comme vecteur ; user de son intelligence de manière pratique avec tout un arsenal de conventions pour la mettre en œuvre. Il n'y a pas de choses à donner, à exprimer ; il n'y a que des cartouches à brûler. Il n'y a pas de secret à dévoiler, rien qu'une réalité creuse à mener jusqu'à son terme. Les gens pensaient cela « pour son bien », sans avoir la moindre idée de son monde parallèle. Eux aussi avaient « leurs convictions » : la ligne est tracée depuis la naissance, commune à tous ; on la renie à ses risques et périls.

Sébastien avait une crainte : il ne voulait pas réussir à se convaincre que les gens avaient peut-être raison. Cette

idée le hantait ; c'est peu dire. Il devait déployer une énergie phénoménale pour résister à la tentation de succomber ; à priori, quand on cède à une tentation, c'est qu'on est attiré par le plaisir gourmand qui en découle. Mais pour Sébastien, ce serait en fait descendre très bas, vers un endroit où personne ne vous remarquera plus, finir même par être oublié. C'est être remis sur les rails pour ne plus jamais en sortir ; en somme, se débarrasser du « fardeau » sans en avoir récolter les fruits, se sentir soulagé en un éclair avant que l'apathie et la monotonie ne vous englobent. Ce serait si facile mais est-il possible de revenir en arrière quand on est déjà trop loin ? Continuer à faire un pas en avant demande toujours une période tellement longue et difficile, mais pour celui qu'on ferait vers l'arrière, ne serait-ce pas encore plus douloureux ? Sébastien semblait bloqué entre deux positions : la peur de rebrousser chemin pour ne plus jamais revenir et le manque de certitude quant à la réalité de son évolution, où la conscience devient une arme à double tranchants.

Les jours, les mois, les années avançaient mais rien ne se passait dans sa vie. Le temps s'écoulait au rythme des semaines de travail, du lundi au vendredi, et puis le week-end, comme ça, tout au long de l'année. Quand « il ne se passe rien dans une vie », on a tendance à mettre en relief les moments ou les choses négatives qui jalonnent le décompte final. Ce qui est positif est tellement éphémère et englouti dans un ensemble informe et continu, qu'on ne s'en rend même plus compte, ou alors, on en profite jamais pleinement. Sébastien avait envie de secouer le cocotier pour voir ce qui pourrait en tomber, mais il avait peur de recevoir en retour quelque chose sur la tête et se morfondre ainsi encore plus dans une existence sans éclats et sans perspective concrète. Fallait-il donc faire semblant, comme tout le monde, dans une société où le mot modernité signifie individualisme et image de soi ? Où Sébastien

devait-il se situer entre ses idées les plus intimes et ce monde dépourvu d'idéaux et de sensibilité ? Y était-il né pour y apporter une petite contribution ou était-il uniquement un agrégat biologique voué à un dépérissement sans but ?

La solitude finit toujours par peser, qu'on s'y sente bien ou mal. Oser l'affronter, c'est-à-dire la choisir en quelque sorte, est une voie incroyablement difficile, où l'on s'expose à la mesquinerie des gens, en faisant avec, en espérant qu'un évènement survienne un jour, qu'on l'atteigne ou qu'il vienne à nous. C'était l'espérance de Sébastien mais donner un sens à sa vie est une chose, la changer en est une autre ; idem quand on sait ce qu'on veut mais sans le courage ou l'opportunité de le vivre.

Les semaines et les mois passaient donc inexorablement. Une profonde lassitude s'était installée et elle débordait sur tout. Il était comme sous son emprise : c'est elle qui dictait le pas, le rythme de cette vie sans enthousiasme. Il en avait conscience et désirait la combattre mais il n'y parvenait pas. Sa faiblesse était encore trop grande – maudite faiblesse. Il n'avait pas la force suffisante pour vaincre cette ennemie invisible qui pourrissait l'existence ; les existences. Et pourtant, peut-être ne manquait-il pas grand-chose pour trouver l'impulsion et continuer à arpenter le chemin du non-retour, celui qu'il empruntait depuis toujours mais pas encore assez loin pour qu'il ait un sens réel, non chimérique.

Il était primordial de se concentrer sur quelque chose, de meubler ses journées pour ne pas donner l'impression d'être sous cette influence négative, spirale démoralisante. Le moment viendrait de s'adonner corps et âme à un idéal secret, tapi au fond de la tête, prêt à éclore pour le meilleur et pour le pire, peu importe les conséquences éventuelles.